

de l'argent, il est vrai, aussi longtemps que vous pourrez travailler, mais qui vous laissera vivre dans la misère, quand après un petit nombre d'années vous aurez usé votre santé dans ses manufactures.

Nous voudrions pouvoir arrêter tous ces compatriotes qui émigrent sous prétexte qu'en Canada il n'y a pas moyen de vivre. Pas moyen de vivre à ne rien faire, ou en agissant par routine, sans économie, sans ordre et sans méthode, passe; mais en travaillant consciencieusement et avec intelligence il n'est pas un cultivateur qui ne puisse trouver dans les produits de sa ferme la subsistance de sa famille.

Plus d'un parmi les habitants de nos belles campagnes, devrait craindre d'être traité comme le serviteur paresseux dont parle l'Évangile, à qui le maître avait confié une somme d'argent, laquelle ce serviteur entouit dans la terre au lieu de la faire fructifier.

Voici une bien longue digression, mais il est si pénible et si douloureux de voir nos compatriotes désertir chaque jour la patrie, que nous ne devons laisser passer aucune occasion de leur dire comment vivre heureux sur le sol qui les a vu naître, avec leurs parents et leurs amis, enfin au milieu d'un peuple parlant la même langue, professant la même foi, et dans les veines duquel coule un même sang.

Nous recommandons aux cultivateurs de ne pas laisser aller leurs animaux au pâturage tant que la terre sera humide; surtout qu'ils n'aillent pas dans les prairies. Ils n'y peuvent trouver une nourriture suffisante et leurs pieds défoncent le sol encore boueux et brisent les racines de l'herbe. Il faut avoir soin de bien réparer les clôtures aussitôt que possible.

Les semences, comme les races d'animaux dégèrent assez rapidement, et il est bon de les renouveler au bout de quelques années. Ceci s'entend, non seulement des grains, mais aussi des légumes et surtout des patates. Parmi les nombreuses espèces de ces dernières on peut conseiller la plantation des Early Rose qui ne pourissent pas et des State of Maine qui produisent d'une manière presque prodigieuse et qui sont excellentes.

Les engrais doivent être recueillis soigneusement et répandus judicieusement. Du plâtre semé sur un champ de pois, ou sur une prairie de trèfle ou même de mil, produira le meilleur effet. Un cultivateur qui avait planté une partie de son champ, y récolta trois fois autant de foin que dans l'autre partie, la grandeur du terrain et les conditions étant les mêmes. Ce plâtre peut s'exécuter vers la fin de mai.

Encore un mot, il arrive souvent que l'on profite du temps des semailles pour dompter les poulains en les faisant travailler avec de vieux chevaux. Le cultivateur intelligent n'agira pas ainsi. Les vieux chevaux comme les

hommes âgés peuvent souvent faire plus d'ouvrage que les jeunes, mais il leur faut du temps. Pour une heure ou deux, le poulain résistera mieux, et le vieux cheval, épuisé de fatigue, ne pourra plus rendre service. De tous les animaux il est souvent le plus maltraité. Quoiqu'il ait été notre serviteur le plus fidèle et celui qui nous a rapporté le plus de profit, cependant quand il est devenu vieux, on le frappe pour lui faire retrouver la vigueur de ses jeunes années. Plus il vieillit, plus il sent le fouet. Souvent on le laisse à la porte de la grange, pour donner sa place aux poulains. Une telle conduite, dit un journal américain, est inhumaine et honteuse.

A nos abonnés.

C'est avec peine que nous annonçons aujourd'hui à nos lecteurs qu'il nous est tout à fait impossible de leur expédier les numéros du Journal qui n'ont pas été publiés à cause de la maladie du propriétaire pendant laquelle les ateliers du *Courrier* où le "Journal" s'imprime ont été fermés.

L'ouvrage s'est accumulé pendant ces deux ou trois semaines, et plusieurs de nos employés se sont absentes, en sorte que nous nous trouvons un peu embarrassés.

Ce qui ne paraîtra qu'une bagatelle à chacun de nos lecteurs exigera, à nous, une grande somme de travail et du temps dont nous ne pouvons disposer. Nous tâcherons, à l'avenir, de donner la satisfaction possible, et comme compensation à cette légère perte, nous commencerons à publier bientôt un important travail sur l'agriculture.

L'EMIGRATION.

Ce fléau terrible qui, semblable à un immense cancer rouge et dévore depuis des années les fibres les plus essentielles à la vitalité de la race canadienne, s'annonce ce printemps sous des couleurs effrayantes.

Ce n'est plus par dizaines, que les enfants du sol s'éloignent du pays, on les compte déjà par milliers et nous ne sommes qu'au commencement de ce départ périodique et incessant.

Les campagnes se dépeuplent; hommes et femmes prennent la route des États-Unis, pour aller mendier à l'industrie américaine, les jouissances éphémères qu'un orgueil effréné n'avait pu satisfaire au foyer domestique.

Des districts, des paroisses qui, jusqu'à ce jour avaient échappé aux effets de cette fièvre maligne, viennent d'en être subitement atteints.

Ouvrez les journaux des campagnes,

et chez tous vous entendez les mêmes plaintes, les mêmes cris d'alarmes en face de cette épidémie implacable qui a pour nom: l'Émigration.

Une Province qui par l'attachement de ses enfants au sol avait dû de conserver son autonomie et sa foi religieuse, l'Acadie, renfermée dans cette Province du Nouveau-Brunswick, commence à subir les atteintes de ce mal.

Le *Moniteur Acadicien*, dans un article remarquable sous plus d'un rapport, constatait avec amertume et douleur l'existence de ce fait.

Il en trouvait la cause partout la même dans notre pays, dans un appétit sans bornes pour le luxe, et dans la satisfaction d'un orgueil insatiable.

Où ce n'est malheureusement que trop vrai, le manque d'aigrottes sur les chapeaux, l'absence de frisons aux jupes, la vue d'un *grecian bend*, d'un *waterfall* importé des États-Unis, que l'on ne pouvait posséder, ont plus dirigé du côté de la république voisine, nos jeunes filles canadiennes, que le désir vrai et bien fondé de s'expatrier dans le but d'aller y faire fortune.

Demandez aux jeunes gens de nos campagnes quel a été le motif déterminant de leur départ?

Quelques uns vous diront que c'était dans le but de gagner de l'argent afin de payer les dettes que leurs extravagances leur avaient fait contracter au pays. Le plus grand nombre vous affirmera, s'ils sont sincères que le désir de paraître, l'envie de briller, d'éclipser ses rivaux, par la richesse de ses voitures, le luxe de ses harnais, le haut prix de ses chevaux leur ont fait vendre l'héritage paternel, ne leur laissant quelques années après pour tout partage, que la misère, la honte et les mauvaises passions qu'il fallait aller satisfaire sur une terre étrangère.

Et aujourd'hui, pas plus dans les villes que dans les campagnes, vous ne trouvez pour aucun salaire de serviteurs et de servantes.

L'amour d'une liberté captive s'est emparé de toutes les têtes et de tous les esprits.

La manufacture américaine, a peut-être fait du bien au corps, mais elle n'a guère profité au cœur qu'elle a desséché et broyé.

Les conditions de l'ordre social n'existent plus, et sur la grande rue vous distinguez à peine par le luxe des habits, l'humble servante d'autrefois, avec la grande dame de nos jours.

Orgueilleux en son pays, on ne l'est guère sur la terre voisine.

Ceux qui ont parcouru les villes des États-Unis, vous diront dans quel état ils ont trouvé plusieurs de nos compatriotes. — *Franc-Parleur*.

M. Albert Knight, de Stanstead, ex-membre du Parlement, a vendu depuis quelques semaines à M. Clough, de Canterbury, N. H., deux vaches *Hartford*, l'une pour 250 piastres et l'autre pour 150; à M. Taylor, de Sau'ornton, N. H., un jeune taureau d'un an pour 175 piastres. En tout 575 piastres pour trois têtes de bétail ! Idem.—